

## QUI VIENT APRÈS LE SUJET ?

Le véritable sujet moderne, celui qui prolifère dans toute sa nouveauté – nouveauté elle-même soulignée par les néologismes qui signalent les nouveaux domaines, tronçons de mots usinés d’une manière tout à fait particulière : soit avec une terminaison en « tique » (« robotique », « bureautique », etc.) qui imite (à un barbarisme près, qui est l’ajout d’un « t ») la terminaison en « ikè » des adjectifs grecs (*phusikè*, *logikè*) qualifiant une « *technè* » ; soit par importation des trouvailles du langage américain : software, marketing, etc. – est celui qui élève au rang de la compétence, c’est-à-dire d’un savoir qui n’est qu’un *skill*, un ensemble de tâches prélevées « quelque part » sur le trajet d’une ou de plusieurs productions, tâches que rien n’arrache pour autant à leur caractère purement exécutoire (ou en tout cas subordonné), de même qu’aucune unité essentielle ne préside à leur regroupement, entièrement dû aux commodités du faire et du vendre. Ce qui fait naître une race de *serviteurs formés*, qui prennent leur servitude pour la liberté et la dignité que leur confère (c’est du moins ce qu’on leur dit) leur « qualification », et qui bien entendu ignorent le caractère principiellement informe de leur « formation ».

Cependant, il en va de ces nouvelles générations de métiers comme des générations de produits et de façons de produire en vue desquels ils ont été institués : ils sont essentiellement éphémères, ou bien parce que *ce que* l’on produit s’est déplacé et que l’emploi s’assèche dans une « branche » aussi soudainement qu’un puits dont la nappe phréatique a glissé ailleurs, ou bien parce que de nouvelles *façons* de produire (ce que la barbarie cultivée appelle les *technologies* nouvelles) ont rendu obsolètes tous les savoir-faire jusqu’ici constitutifs d’une « formation » donnée. En sorte que l’emploi doit apprendre quelque chose de plus que ce qu’il avait appris avec tant d’espoir : il doit apprendre à être *souple* (mobile, re-classable, dé-classable, etc.), c’est-à-dire à plier l’échine, et il doit apprendre à ré-apprendre (à entrer dans le cycle du re-cyclage au moyen de nouvelles « formations »). Dans ce processus, la dignité de plus en plus écornée et la liberté de plus en plus illusoire engendrent des comportements qui *tous* (à l’exception de la servilité absolue) se heurtent à une contradiction interne, mais qui ne peut apparaître que sous les traits insupportables d’un obstacle extérieur. C’est ainsi que ceux que le parti communiste est le seul à appeler encore « les travailleurs », mais qui, formés et qualifiés, sont devenus les *nouveaux travailleurs* et forment une sorte d’infra-bourgeoisie de synthèse, un *establishment* de la survie (il y a survie quand on perd sa vie à la gagner, fût-ce « décemment »), s’accrochent par exemple à « sauver l’entreprise » que le développement du capital abandonne, ou à perpétuer « les avantages acquis » qu’aucune plus-value ne permet plus de payer, comme si le travail avait cessé un moment d’être la simple dépense de la force de travail qui trouve les conditions de son emploi dans le travail mort qui lui fait face. Contradiction interne qui est alors déniée, de façon entièrement non marxienne, par l’affirmation populiste : « les

patrons peuvent payer ». Et certes le Capital ne manque pas de capitaux, mais ce que ceux-ci *peuvent* payer (c'est-à-dire la force de travail qu'ils peuvent s'acheter *parce que* son usage assure le retour-à-soi du Capital accru) s'est déplacé ou a changé de forme.